

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

## LE SECRET DE ROCH

1

ANGÈLE.

Il y a des être ici-bas qui, dès leur naissance, ont été marqués du signe fatal de la douleur, dont toute la vie semble irrévocablement destinée à être offerte en holocauste pour racheter les fautes des autres. Ils marchent dans le chemin qu'a tracé devant eux un destin impitoyable et où, dès l'entrée, leurs membres se déchirent aux ronces et aux épines. Méconnus, incompris, mais résignés, ils souffrent sans jamais exhaler une plainte. Ils arrivent ainsi au bout de la route, l'âme navrée; puis ils tombent, écrasés sous le poids qui n'a cessé de les accabler. Ils sont les privilégiés de l'infortune. Pareils à ces fleurs qui naissent et meurent le même jour sans qu'un rayon du soleil soit venu jusqu'à elles, ils succombent à leur étiolement, mais ils embaument de leur vertu, comme d'un suave parfum, le monde où ils se cachent pour faire le bien.

Angèle étaient une des ces créatures descendues du ciel sur la terre pour y suivre sans cesse la voie douloureuse. Aucun rayon de joie n'avait éclairé son enfance. Une tristesse lourde et sombre avait pesé sur sa jeunesse. Fille d'un négociant aisé de Salamanque, elle avait vu son père engloutir tout son avoir dans des spéculations malheureuses, puis dépérir lentement, miné par la fièvre. A seize ans, elle s'était trouvée orpheline, sans protection, sans appui, forcée d'entretenir, par son travail, sa mère infirme et aveugle. Pour subvenir à leurs besoins communs, elle cousait et brodait, ramassant, après de longues heures de fatigue, quelque misérable somme d'argent toujours insuffisante. La nuit, quand elle avait cessé de travailler pour les autres et pour le pain de chaque jour, elle raccommoait, à la clarté d'une vieille lampe, la défroque qu'elle tenait de la générosité d'une grande dame de la ville. Assise auprès d'elle, dans un fauteuil boiteux et branlant, sa vieille mère écoutait courir l'aiguille, qui ne s'arrêtait souvent qu'après minuit. Puis confondant leurs prières, les deux pauvres femmes se jetaient sur le grabat qui leur servait de lit.

Ainsi s'écoulèrent les jours, les semaines et les mois.

Angèle n'avait aucun des dons de la beauté, mais sa physionomie douce et mélancolique inspirait la sympathie. Son teint pâle et mat, ses yeux noirs dont le chagrin et les larmes avaient éteint l'éclat, ses mains maigres et fébriles révélaient une existence profondément ravagée par la souffrance. Par moments, à la voir, immobile le regard fixe, plongée dans ses réflexions, on eût dit d'une statue.

Angèle avait un frère, plus âgé qu'elle de deux ans, et dont le caractère violent et les mœurs débauchées contrastaient singulièrement avec la tendresse et les chastes vertus de la jeune fille. Mateo n'aimait qu'une femme au monde : c'était sa sœur. Pour sa mère même il n'éprouvait qu'indifférence et éloignement. Aussi la pauvre infirme le chérissait-elle beaucoup plus qu'elle n'avait d'attachement pour Angèle, car le cœur des mères est une source inépuisable de miséricorde et d'indulgence.

Mateo vivait séparé de sa famille. Il ne venait la voir qu'à de rares intervalles et le plus souvent pour arracher à sa sœur les quelques pièces de monnaie qu'elle avait si durement gagnées pendant la semaine. Perdu de vices, il demandait sa vie au jeu, s'enfonçant chaque jour davantage dans la honte et descendant peu à peu vers le crime. Sa dissipation, ses fréquents démêlés avec la police avaient fait de lui un de ces êtres tarés qui n'ont ni conscience, ni sens moral, ni sentiment de l'honneur et du devoir. Sa conduite dépravée était connue de toute la ville. Angèle et sa mère baissaient la tête en passant dans les rues, comme si elles eussent eu à porter la responsabilité de ses désordres. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux martyres n'eût osé prononcer avec colère le nom de l'infâme qui, à leur pauvreté, ajoutait le poids de son opprobre.

Un soir d'hiver, Angèle travaillait comme de coutume, penchée sur sa petite table, tandis que sa mère, enveloppée dans une couverture de laine pour réchauffer ses membres glacés, priait Dieu tout bas de toucher le cœur de son fils et de le ramener dans le sentier du bien en le rendant à sa famille dont il n'avait cessé, malgré ses fautes, d'être l'idole.

Tout à coup on frappa à la porte. Les deux femmes eurent un moment de frayeur. Qui pouvait, à cette heure avancée, vouloir pénétrer dans ce logis dont aucun visiteur n'avait, depuis plusieurs mois, troublé le silence? Deux nouveaux coups, mais plus secs, plus impérieux, se firent entendre.

—Qui donc vient nous voir si tard? demanda l'aveugle en se serrant davantage dans sa couverture.

—Il est onze heures; faut-il ouvrir, mère? interrogea Angèle, avec peur.

—Pourquoi pas? Qu'avons-nous à craindre des voleurs? Ne sommes-nous pas les plus pauvres de Salamanque?

Puis, comme si une idée subite l'eût éclairée :

—Mais, s'écria-t-elle, qui donc avons-nous à attendre, si ce n'est? Ouvre, Angèle, ouvre vite; mon cœur me dit que c'est lui.

La jeune fille courut à la porte et tira le verrou. Un jeune homme entra.

—Mateo! s'exclama Angèle en se jetant dans ses bras.

—Mon fils! disait en même temps l'aveugle, tandis que, rejetant loin d'elle la couverture, elle cherchait des deux mains, à tâtons, l'endroit où il se trouvait.

—Oui, c'est moi, mère, mais il n'y a pas de quoi te bouleverser ainsi, répondit Mateo avec

un accent qui manquait d'inquiétude. Va te mettre au lit, il fait froid et cette chambre est une glacière. Vous ne faites donc pas de feu ici?

En disant cela, il s'assit et ramena son manteau sur ses épaules.

Angèle courut à sa mère et l'obligea à se coucher.

—As-tu quelque chose à souper? demanda Mateo à sa sœur après un moment de silence.

—Donne-lui le lait que tu as acheté pour moi, ma fille, répliqua vivement l'aveugle.

—Du lait? Maigre souper! C'est tout ce que tu as?...

—Oui, tout, murmura Angèle, comme si elle eût été confuse.

—Enfin, patience, soupira Mateo en levant les yeux, je n'ai pas de chance; il y a des jours où tout va mal. Aujourd'hui... aujourd'hui...

Et poussant un nouveau soupir, il laissa tomber sa tête dans ses mains.

—Mateo, mon fils, dit la mère, je suis aveugle, tu le sais, mais mon cœur me dit que tu souffres, que tu es malheureux, que tu as quelque peine cruelle. Pourquoi ne pas te confier à ta mère? Qui peut mieux qu'elle te comprendre, et te consoler?

Et, comme le jeune homme se taisait :

—Viens, mon fils, viens près de moi, ajouta-t-elle, j'ai tout oublié, tout... Je ne songe plus qu'à une chose, c'est que tu n'es pas heureux, et ton chagrin me désole...

—Eh bien! s'écria Mateo comme s'il se fut arraché à une suprême étreinte, c'est vrai, tu as raison, je suis malheureux, ou plutôt je suis perdu. Mais je mérite mon sort: je suis un mauvais homme. Patience. Donne-moi ta bénédiction pour la dernière fois.

—Pour la dernière fois! Que dis-tu? répéta l'aveugle avec épouvante, en étendant le bras pour saisir la main de son fils.

—J'ai dit pour la dernière fois, reprit Mateo, parce que ce soir même, ce soir, je vais rejoindre un des régiments de ligne de la division carliste qui se trouve non loin d'ici.

—Soldat, toi? Toi! Et dans les rangs des ennemis de la patrie? s'écria la pauvre vieille en fixant avec terreur ses yeux éteints sur Mateo, comme si elle eût pu le voir.

—Qu'as-tu fait, Mateo? s'exclamait de son côté Angèle en versant un torrent de larmes.

—Bah! j'ai fait ce que j'avais à faire, répondit le jeune homme avec aigreur. Cela ne regarde, en définitive, personne. D'ailleurs, si j'ai pris cette résolution, c'est apparemment que j'avais des motifs. Je ne suis pas un enfant, et personne n'a ici à me dicter ma conduite.

—Mateo, renonce à ton dessein; c'est ta mère qui t'en supplie, reprit la pauvre vieille en tâchant de donner à son accent l'expression la plus tendre.

—Impossible.

—Alors tu veux nous abandonner à jamais?

—C'est la faute du sort.

—Mais quelle raison te pousse à cette extrémité?